

SIGNES AU BORD DU CHEMIN

Знакови поред пута / Znakovi pored puta

IVO ANDRIĆ

EXTRAIT

*

Lorsque je me vois forcé de dire quelque chose sur mon « talent » et sur ma profession d'écrivain, sur mon évolution personnelle et sur les objectifs et les tâches de mon existence, je suis comme un aveugle qui parle des couleurs et des formes. (P. 142)

*

C'est de ce qui n'a jamais existé et qui n'existera jamais que les écrivains habiles font les meilleurs récits sur ce qui est. (P. 147)

*

Tout ce que je voyais dans mon enfance – les êtres, les choses, les lieux – laissait insatisfaite ma soif de beauté et de perfection. Tout ce que je voyais autour de moi, je l'imaginai toujours sous une autre forme, plus belle et plus parfaite, et je croyais que quelque part, ailleurs, cela existait réellement sous cette forme-là. Alors le désir m'est venu de prendre la route vers ces pays lointains pour voir cette vie plus belle et plus parfaite. Et je suis parti. (P. 150)

*

Le matin. Assis à ma table, je regarde mon manuscrit, celui que j'ai rédigé hier et avant-hier, et que je devrais

continuer. Avec un étonnement douloureux, je constate que cette tâche surpasse mes capacités.

Comme si quelqu'un d'autre s'était servi de mon nom pour écrire ces lignes ; puis il est mort ou parti en voyage, sans retour. Comme si ce manuscrit était rédigé en une langue que je ne connais pas et que je n'ai jamais connue.

Hésitant et honteux, j'attends le moment inévitable où mon mensonge et ma double infamie seront révélés. Celle de ne pas être capable de mettre deux mots intelligents l'un à la suite de l'autre, et celle de m'être fait connaître comme écrivain et d'avoir été considéré et promu comme tel par tout le monde. (P. 156)

*

Lorsque je regarde derrière moi, je vois que j'ai écrit, si on rassemblait tout, sept ou huit tomes de proses de diverses sortes et de qualité inégale. Mon sentiment principal par rapport à ce travail pourrait s'exprimer à peu près par ces mots : indifférence, crainte, insatisfaction. Quatre-vingt pour cent de ces textes auraient pu rester non écrits et peut-être que cela aurait mieux valu pour moi s'ils n'avaient jamais vu le jour, quant aux vingt pour cent qui restent, ils auraient pu être mieux écrits, de façon plus ferme et plus belle. Et cependant, aujourd'hui encore, je continue à écrire, pas beaucoup, mais régulièrement. Le sentiment inconscient qu'avec ce que je suis en train de faire je pourrais réparer, compléter ou expier ce que, en écrivant avec légèreté, j'ai pu rater ou manquer y est sans doute pour quelque chose. – De la sorte, je ne fais peut-être qu'aggraver ma situation en accumulant de nouvelles faiblesses, erreurs et imperfections. (P. 155)

*

Les mots sont pour l'écrivain comme l'eau et le feu dans le dicton : bons serviteurs mais mauvais maîtres. Tantôt ils nous portent et triomphent à notre place, tantôt ils nous livrent et nous trahissent. Ils sont notre joie et notre gloire ; mais ils deviennent notre peine et notre honte

chaque fois qu'il arrive – et cela arrive ! – que nous signions certaines paroles comme des chèques sans provision. (P. 157)

*

Il brûle en moi et il me brûle – car c'est moi qui brûle ! – cet insoutenable besoin de beauté et de perfection. (P. 169)

*

Il y eut un temps où je croyais aux mots - à la valeur des mots en tant que tels – où je jurais par eux, m'encourageais et me consolais par eux, les notais et les retenais, les accueillais avec une foi aveugle et un enthousiasme sincère, et les donner aux autres en guise de cadeaux. Puis, avec le temps, j'ai commencé à deviner la vérité des mots, à comprendre de mieux en mieux d'où ils viennent, comment ils surgissent et comment ils disparaissent et aussi comment ils changent de forme et de signification, quelle est leur valeur provisoire et quelle est leur valeur vraie et durable. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'enfin me soit devenu clair ce qu'ils sont et comment ils sont : du vent et de la poussière, le fruit du désordre et du hasard, comme tout le reste autour de moi : de simples leurres, des enfants du leurre et des mères de leurres nouveaux.

Je ne suis qu'un homme, je m'exprime et m'exprimerai par des mots jusqu'à la fin de mes jours, cela va de soi, mais je ne me ferai pas d'illusions sur la force et l'importance des mots, je ne m'attarderai pas sur eux, je ne ferai que m'en servir, tout comme celui qui, fuyant à la recherche du salut, se sert de la pierre sur laquelle il a posé le pied, ou de la branche à laquelle il s'est accroché. (P. 177)

*

La première phrase est là sur le papier, surgie d'elle-même, limpide et irremplaçable. Mais, à l'endroit où devrait venir la suivante, il n'y a que le vide de la page blanche. Je suis là, devant ce désert, perplexe et égaré. Comme si jamais personne avant moi n'avait écrit en cette langue et

que je doive montrer à présent ce que je peux et ce dont je suis capable. (P. 185)

*

Travaillant à un petit récit, j'en suis venu à cette idée : le récit est donné en moi tout entier, mais encore non déchiffré ; le travail qu'il demande est un peu de l'ordre des « mots croisés ». Certains endroits se laissant d'emblée expliciter, d'autres restent dans l'ombre et on les laisse pour plus tard, pour un moment plus propice, mais on ne cesse d'y revenir. Enfin, lorsque les deux tiers sont déchiffrés, la tâche devient plus facile, les endroits obscurs s'éclairent d'eux-mêmes. A un moment tout le récit est reconstitué et trouve son sens définitif. (P. 190)

*

Dès que vous voyez qu'un critique ou qu'un historien de la littérature s'occupe plus de la biographie de l'auteur que de son œuvre, abandonnez votre lecture ! Ce tripotage de la biographie, ces « comparaisons » de la vie de l'auteur avec son œuvre, et toutes les « déductions intéressantes » qui en résultent, ne vous apporteront rien qui vaille. Sachez que vous vous êtes engagés dans un chemin qui ne mène nulle part. (P. 192)

Première publication :1976

Traduit par par Harita Wibrands,
© L'Age d'homme, 1997